

Retrouvez tous **les dossiers de la rédaction**

LOGEMENT, SANTÉ, EMPLOI, POUVOIR D'ACHAT, VIE QUOTIDIENNE



80 ans après, le devoir de mémoire de ces collégiens

Depuis plusieurs semaines, deux classes de troisième du collège du Château retracent l'histoire d'otages de la rafle du 26 décembre 1943 à Morlaix. Histoire d'appréhender un drame indissociable de lieux qu'ils fréquentent et de ne pas oublier.

Raphaël Rufflé-Marjot

Ces lieux morlaisiens, tous y passent quotidiennement sur le trajet des cours. De l'Allée du Poan-Ben à la rue de Brest, en passant par la place des Otages. Depuis le mois d'octobre, une cinquantaine d'élèves du collège du Château traverse désormais Morlaix avec, en mémoire, tout ce qu'implique ce pan de l'histoire locale. Celui de la rafle des 60 otages qui s'est déroulée le 26 décembre 1943 dans la ville.

Et avoir 15 ans en 2023 n'induit pas forcément d'avoir à l'esprit les conséquences de la Seconde Guerre mondiale à Morlaix.

« Je passe tous les jours par la rampe Saint-Nicolas pour rentrer chez moi, raconte Manec. Jamais je n'aurais pensé que des personnes déportées aient aussi emprunté cette rue. » « Récemment, un parent d'élève me confiait vivre avec quelqu'un en plus à la maison : celui du souvenir d'un otage », abonde Julien Thomas, responsable service des publics des musées de Morlaix qui accompagne le groupe dans ce projet.

Un parcours mémoriel et des destins

Scolarisés en classe de troisième, ces collégiens dressent, en binôme, le portrait d'un Morlaisien ou d'une Morlaisienne déporté voilà 80 ans. Pour cela, une visite a été organisée aux archives départementales à Quimper afin d'affiner leurs recherches



Au collège du château, à Morlaix, deux classes de troisième font vivre la mémoire d'otages de la rafle du 26 décembre 1943. Le Télégramme/Raphaël Rufflé-Marjot

documentaires. Puis ils ont suivi un « parcours mémoriel », aux côtés de Julien Thomas, dans les rues de Morlaix. Objectif des deux journées : « montrer ce qu'il s'est passé en décembre 1943 dans des lieux qui sont leur quotidien », détaille Fabienne Anthoine, professeure d'histoire.

Violette, elle, a travaillé sur Yves Tanné. Sur internet, seules des photos post-déportation existent.

Aux archives, son duo l'a découvert sur un cliché datant « d'avant les camps ». Et y a décelé des différences physiques. « Son teint était assez clair. Ses cheveux bien peignés. Il était souriant et avait bonne mine, se souvient Violette. Après la déportation, ses joues étaient plus creusées. Son regard était plus sombre, cerné ».

L'adolescente estime que l'étude mémorielle a libéré la parole chez

certaines de ses camarades... et a vocation à dépasser le cadre scolaire : « Ce projet ne touche pas uniquement les collégiens de Morlaix. Chacun ici en a discuté avec sa famille et a désormais plus de liberté à en parler. J'ai découvert que certains ancêtres étaient soldats. Ils ont été emprisonnés avant de réussir à s'échapper ».

Pour Youna et Marie-Lou, il a fallu se plonger dans la vie de Guy Pape, 17

ans. Le jeune homme, arrêté Allée du Poan-Ben, après un match de basket « n'aurait pas dû être déporté car mineur », observe la première. « Sa carrure musclée » a induit en erreur les soldats de la Wehrmacht, a appris le binôme dans ses recherches. Il décédera un mois plus tard d'une maladie dans le camp de concentration de Buckenwald, en Allemagne. Hash, lui, a étudié le destin de Louis Le Gros, otage et auteur du tableau « Promiscuité ». Déporté dans un camp de concentration, le Morlaisien « troquait des crayons et du papier contre du tabac que la manufacture lui envoyait par colis, explique le collégien. Il a réalisé des croquis de sa vie sur place et à son retour à Morlaix, il en a fait des peintures ».

Cérémonie d'hommage

Pour marquer ce 80^e anniversaire, une banderole sera installée, à partir d'aujourd'hui, sur le fronton de la mairie de Morlaix. Une cérémonie d'hommage, elle, aura lieu le 26 janvier prochain en présence d'élus locaux, de l'ensemble des classes de troisième de Morlaix et de descendants d'otages. Au cours du projet, les adolescents sont suivis par le réalisateur Victor Thomas. La production débouchera sur un film qui sera diffusé le jour de la commémoration. Avant que les noms des 60 otages soient lus par les élèves de trois collèges de la ville.

Rafle des 60 otages de Morlaix : les archives de la ville rembobinent l'histoire

Nicolas Le Boënnec, archiviste de la Ville de Morlaix, revient sur la rafle du 26 décembre 1943. En expliquant notamment son déclenchement...

24 décembre 1943. Les salons Quivigner, ancienne salle de bals transformée en foyer des soldats (Soldatenheim) en juin 1940, situés rue de Brest, servent de cadre au réveillon organisé pour les militaires allemands. Soudain, vers 20 h 10, une explosion retentit sur la piste de danse. Parmi les cris et la fumée, 17 soldats sont blessés, dont un grièvement. L'origine ne fait guère de doute : un inconnu lancé par la verrière donnant sur la rue Gambetta, une grenade. « L'attentat » n'est pas revendiqué. Les témoignages postérieurs permettent de penser que l'action fut menée par un membre des F.I.P.F. (franc-tireurs et partisans français) qui, dès la grenade lancée, prend le train pour Paris. Cette action aura des conséquences dramatiques pour Morlaix.

Près de 600 otages sont parqués sur la place Thiers
Au matin du 26 décembre, la ville est investie par des

soldats et des policiers allemands, sous les ordres du capitaine Krüger de la Gestapo de Rennes. Les nids de mitrailleuses sont positionnés aux endroits stratégiques empêchant les entrées et les sorties. À 7 h, les soldats allemands pénètrent par la force dans les maisons de la rue de Brest. Ils emmènent les hommes, âgés de 16 à 40 ans. À 8 h 50, l'occupant investit la maison de Maître Le Hire et de sa famille sise au 37, rue Gambetta, correspondant à l'endroit supposé du jet de grenade. Ils mettent le feu à la bâtisse, interdisent l'intervention des pompiers et empêchent les résidents d'emporter des affaires. Pendant ce temps, les rues sont méticuleusement ratissées. Vers midi, près de 600 otages sont parqués sur la place Thiers sous la garde des soldats, mitrailleuses au poing et baïonnette au canon. Prévenus à temps, certains jeunes gens parviennent à échapper à la rafle, certains se réfugiant même sur les toits. Vient alors l'odieuse moment du « tri ». Les otages défilent devant le capitaine Krüger qui, après un bref interrogatoire, fait trois groupes : à droite, ceux qui seront libérés, à gauche, les otages et au

centre, ceux qui sont tenus en réserve comme otages supplémentaires.

22 hommes seulement reviendront des camps

Les 60 désignés partent vers le terrain d'aviation de Ploujean à 15 h 50 et sont parqués dans un grand hangar. Ils ont pour points communs leur jeunesse (26 n'ont pas 20 ans) et leur absence d'implication dans la Résistance. Le docteur Mostini est le chef désigné du groupe. Le 2 janvier 1944, commence « l'itinérance » du groupe qui les conduit en Allemagne vers les camps de Buchenwald, Flossenbürg ou Dora-Mittelbau dans des conditions atroces de privation et de brutalité. Entre-temps, un otage est libéré, cinq parviennent à s'échapper. Les camps de concentration sont une réserve de main-d'œuvre pour l'industrie de guerre allemande. Les otages travaillent ainsi douze heures par jour, broyés par le sadisme de leurs geôliers S.S. Les camps sont libérés en avril 1945. Sur les 54 otages partis en Allemagne, 22 reviendront témoigner de leurs souffrances inimaginables et de leurs vies brisées.